



HAL
open science

Apprivoiser la traduction technique

Freddie Plassard

► **To cite this version:**

Freddie Plassard. Apprivoiser la traduction technique. Enseigner la traduction dans les contextes francophones, Artois Presses Université, 2021, 978-2-84832-513-2. hal-03849192

HAL Id: hal-03849192

<https://hal.science/hal-03849192>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Apprivoiser la traduction technique

Freddie Plassard

École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3

« Apprivoiser la traduction technique », in Susan Pickford et Tiffane Levick (dir.) : *Enseigner la traduction en contexte francophone*, Artois Presses Université, pp. 115-131.

Preprint

À l'heure des grandes mutations de la profession, d'une pénétration massive des systèmes de traduction automatique dans de nombreux segments de marché voire de la disparition de certains d'entre eux, s'interroger sur la formation à la traduction passe inévitablement par une interrogation sur les perspectives de la profession. À quel avenir professionnel formons-nous les futurs traducteurs ? Et quelle place accorder à la traduction technique, puisqu'est toujours véhiculée d'elle, à tort, l'image de traductions réalisées principalement par transcodage, à coup de correspondances trouvées toutes faites dans les outils terminologiques et autres dont disposent aujourd'hui les traducteurs ? Former à la traduction technique a-t-il encore un sens (Froeliger 2009b), la pratique de la traduction technique est-elle vouée à se voir remplacée par celle des pré- et post-éditions, ou faut-il au contraire attendre des futurs traducteurs une hyper-spécialisation ? Autant de questions en suspens que chacun aborde en fonction de ce qu'il observe ou côtoie, même si de grandes tendances se dessinent. Pour y apporter quelques éléments de réponse, je commencerai par rappeler certaines caractéristiques générales de la traduction technique et de son enseignement, avant de procéder à l'examen de traductions réalisées par des étudiants dans le cadre de leur mémoire de fin de cursus, en tentant de concilier approche processuelle de la traduction et observation de la traduction-produit.

1. Remarques liminaires

Pendant longtemps, la dénomination traduction technique a englobé tout ce qui ne relevait pas de la traduction littéraire et servi alors de notion fourre-tout plutôt dépréciative. A cette catégorisation initiale s'est substituée celle de la traduction d'édition, englobant plus que la seule littérature, mise en regard de la traduction dite pragmatique et de la traduction spécialisée, mode de catégorisation qui, sous les dénominations, vise avant tout les régimes socio-professionnels d'exercice et les segments de marché respectifs, catégories auxquelles s'ajoutent aujourd'hui celles de bio-traduction et de cyber-traduction.

1.1. Précisions terminologiques

Désireux de sortir d'un certain flou terminologique, Hugo Marquant (2005 : 130-131) a apporté les précisions suivantes : *les techniques* désignent selon lui « l'ensemble de procédés méthodiques, fondés sur des connaissances scientifiques, employés à la production », là où *la technique* représente une démarche procédurale plus générale de transformation de la nature, tandis que *la technologie* englobe l'« étude des techniques, des outils, des machines, des matériaux, des composants électroniques ». Qu'en est-il des textes techniques ? **II** existe différentes typologies des textes techniques, selon la fonction du langage qui y prime, selon la compétence thématique de l'auteur, individuel ou collectif, selon le degré de technicité, et selon que la communication s'y

établit entre pairs, experts en l'occurrence, ou entre personnes ne présentant pas le même bagage cognitif. Les textes supports choisis par les étudiants pour leur mémoire de traduction s'inscrivent dans la catégorie des textes rédigés par des experts et destinés à d'autres experts. Ils présentent de ce fait un niveau de difficulté important et présupposent l'acquisition par les étudiants d'une somme de connaissances qui fait l'objet même du mémoire. Les textes techniques dits « purs » (manuels d'instruction, spécifications techniques, modes d'emploi, etc.) co-existent en outre avec des genres mixtes, sollicitant des connaissances d'un autre ordre, commercial, juridique ou autre. C'est le cas du mémoire sur le transport des œuvres d'art de Sabine Hassler (2017), sujet considéré comme technique, qui fait néanmoins largement référence au droit du transport, au droit des marchés publics et au droit des assurances.

1.2. Enseignement de la traduction technique

Inscrite dans les cursus de formation à l'exercice de la traduction professionnelle, la traduction technique n'a pas toujours bonne presse auprès d'étudiants majoritairement issus de cursus de langues, et ce pour diverses raisons dont en premier lieu sa relative aridité.

1.2.1. Une question d'image

D'une façon générale, la technique s'assortit d'un faible capital symbolique dans le monde des valeurs culturelles. C'est un marqueur social faiblement investi, associé à l'univers industriel avec son cortège de représentations allant de la cheminée qui « crache » aux robots en passant par les habiles manipulations de quelques constructeurs automobiles. À en croire certains, le traducteur technique n'est guère mieux loti :

Le traducteur technique est, quant à lui, l'objet, [...] d'un double mépris. Pour les utilisateurs de ses textes, c'est un littéraire [...] égaré dans le monde du concret [...]. Pour beaucoup de ses confrères exerçant dans des domaines qu'ils jugent plus nobles, il est un barbare, qui n'obéit pas aux mêmes règles, ne travaille pas au même rythme et s'est mis au service de la machine et du capital. (Froeliger 2003 : 33)

Pourtant, à en juger par le profil des étudiants et en contrepartie de l'image plutôt dévalorisée, voire dévalorisante, de la traduction technique longtemps restée parent pauvre de la traductologie (Krüger 2014 : 22), une évolution semble se profiler, comme en témoigne à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) la présence d'étudiants disposant d'une formation initiale de haut niveau dans une spécialité autre que les langues. Cet indice d'un sursaut d'intérêt pour les formations à la traduction technique semble conforté par un sondage réalisé pour le compte du réseau social professionnel LinkedIn et dont rend compte Gregory Lewis (2019)¹, classant en neuvième position le métier de traducteur parmi les profils professionnels les plus en vogue.

1.2.2. Évolution en cours et avenir prévisible

Alors que certains cursus ont déjà réduit la part de la traduction proprement dite à la portion congrue ou se sont rebaptisés, que veut dire aujourd'hui enseigner la traduction technique, à quel public et pour quels besoins ? Comme l'a rappelé Natacha Dalügge-Momme (2016), Présidente de FIT-Europe, l'usage de la traduction automatique a déjà enregistré des progrès fulgurants et va progressivement devenir la norme. Tendances du marché et évolution des études cognitives du processus de traduction, désormais centrées sur l'usage des artefacts

¹ Au vu des évolutions en cours, on pourrait néanmoins se demander de quel profil de traducteur il s'agit.

et les interactions entre traducteurs et non plus sur les seuls processus mentaux (Király 2005 : 1100 ; Risku 2010, 2014 ; Brändli *et al.* 2017), semblent converger pour mettre en relief l'exercice « connecté » de la traduction, que ce soit à des outils devenus indispensables ou bien entre personnes, dans le cadre d'un travail en équipe, fût-ce à distance. Qu'implique dès lors l'enseignement de la traduction technique et quelles possibilités s'offrent aux enseignants ?

1.2.3. Finalité de l'enseignement de la traduction technique

L'enseignement de la traduction technique a pour finalité de transmettre une compétence en vue de préparer les étudiants à la réalité professionnelle de façon à leur faciliter l'accès au marché du travail et l'insertion sur ce marché. Il présuppose une représentation réaliste de ce ou ces marché(s) d'une part et, d'autre part, des conditions à remplir pour y accéder, en d'autres termes de la compétence à acquérir telle que décrite notamment par les travaux du Groupe PACTE (2017), de Király (2005), par le référentiel de l'EMT (European Masters in Translation, 2017) ou les travaux de bien d'autres auteurs (Plassard 2009 : 228-229). Cette compétence est conçue tantôt comme une macro-compétence tantôt comme une myriade de micro-compétences linguistiques, extra-linguistiques, procédurales mais aussi *instrumentales* comme la maîtrise des outils de traduction assistée par ordinateur (TAO) ou autres, auxquelles viennent s'ajouter des sous-compétences *relationnelles* voire *commerciales* comme l'aptitude à savoir gérer les relations avec la clientèle, à développer ses propres image et marque de fabrique et à savoir valoriser la spécificité de son savoir-faire et ses différents domaines d'application, dimension abordée dans le présent volume par Susan Pickford. Occasion de préciser ici qu'à l'ESIT, l'acquisition de la macro-compétence de traduction repose sur la conjonction de l'ensemble des enseignements dispensés et que les savoir-faire autres que la traduction sont répartis sur différents cours, la maîtrise des outils de TAO et la post-édition font à ce titre l'objet de cours distincts.

Selon les années, les promotions, et les sujets abordés, je dispense les cours de traduction technique que j'assure à l'ESIT soit sous la forme traditionnelle d'un cours en face à face, avec lecture à tour de rôle et commentaire d'une traduction préalablement préparée, malgré toutes les critiques dont cette formule a pu faire l'objet (Echeverri 2008 ; Király 2005 : 1100 ; Brändli *et al.* 2017 : 53), soit sous celle d'une pédagogie que j'assimilerai momentanément à la pédagogie par projets, développée dans ce volume par Patricia Minacori, à cette nuance près qu'elle ne fait pas intervenir de commande émanant d'un client extérieur au cours.

J'aborderai ici la traduction sous l'angle du produit, en me penchant sur des traductions réalisées par les étudiants de Master 2 pour leur mémoire de fin d'études et en articulant mon propos autour de la compréhension et de la reformulation, répartition qui correspond du reste à l'approche processuelle adoptée dans les modèles descriptifs de la compétence de traduction.

2. Compréhension

La compréhension repose, on le sait de longue date, sur des connaissances préalables à long terme ou acquises à la lecture du texte en cours de traduction, voire au cours de lectures parallèles à la réalisation de ladite traduction. Quels sont les écueils qui se dessinent à ce stade ?

2.1. Les écueils

Aborder la traduction technique nécessite l'acculturation progressive et partielle à des champs entiers de connaissances auxquels bon nombre d'étudiants ont rarement été confrontés dans leurs études antérieures, d'où une complexité accrue.

2.1.1. Traduction technique et complexité

La technique en tant que telle est le domaine par excellence de la complexité, il suffit de penser à l'infrastructure des réseaux de téléphonie et à la superposition de leurs couches successives pour s'en faire une idée. La complexité s'apprécie en fonction de la compétence à formuler et à comprendre un discours spécialisé dans un domaine considéré (Krüger 2016 : 99) et s'articule elle-même en une *complexité verticale* qui se mesure à la fréquence des termes techniques et à leur degré de spécialisation ainsi qu'à la présence d'autres signes sémiotiques comme figures, diagrammes, tableaux, et en une *complexité horizontale* qui s'appréhende, elle, en fonction du degré de spécialisation de la terminologie à l'intérieur d'un même domaine. Complexité allant de pair avec difficulté, on se gardera pourtant de tout constat trop pessimiste : la difficulté stimule et lorsqu'en début d'année, je donne le choix entre plusieurs thèmes, c'est souvent le ou les plus ardues qui suscitent le plus d'intérêt, comme la fission nucléaire par exemple. Les étudiants se montrent en effet désireux de se mesurer à la difficulté en question, dans un effet « Yes, we can » que l'on retrouve chez les professionnels en exercice. Pouvoir et savoir aborder des sujets complexes, c'est faire preuve de compétences, source de fierté qui compense le déficit d'image précédemment évoqué.

Sachant que toute démarche de connaissance commence par la prise de conscience de sa propre ignorance, on peut se demander certes par quoi commencer, mais aussi et surtout comment pallier cette ignorance. Comment en effet s'accommoder de l'absence de formation systématique aux spécialités abordées, objet d'un débat sans cesse relancé sur la formation des traducteurs et sur leur légitimité : qui traduit le mieux, l'ingénieur qui connaît son sujet mais « n'a pas le temps de traduire » et lit parfois « ce qu'il veut » dans les textes qu'il parcourt, ou le traducteur qui par ses efforts patients et l'accumulation d'expérience, vient à bout des textes les plus ardues ? Sur quel bagage initial, sur quel savoir présumé est-il dès lors légitime voire indispensable de table ?

2.1.2. Bagage initial

S'il existe des ouvrages répertoriant les prérequis de la traduction technique (Durieux 2017), je me rallierai ici à René Tondji-Simen (2005) qui part de la définition donnée par Termium de la connaissance d'un domaine. Cette connaissance est d'abord celle des faits et des principes ou lois régissant le domaine, mais aussi celle des concepts en lesquels il s'articule et de leurs relations. Or quel étudiant arrive à l'ESIT, dont l'enseignement repose, faut-il le rappeler, sur l'idée de former des généralistes appelés une fois en exercice à se spécialiser, avec cette connaissance, hormis les rares, voire très rares, qui ont déjà suivi un cursus d'ingénieur ou une formation scientifique ? Il arrive du reste que dans l'exercice de la profession, les textes soient suffisamment spécialisés pour que l'on ait du mal à circonscrire le ou les domaines précis auxquels ils se rattachent. De même, si apprendre à traduire, c'est apprendre à reformuler, il arrive parfois qu'un traducteur puisse parler d'un sujet sans véritablement le comprendre, comme le reconnaît une étudiante de Master 1 livrée à elle-même dans un stage en télétravail : « [...] d'autres (domaines) étaient tellement spécialisés que malgré mes recherches, je ne comprenais toujours pas ce que je traduais » (Dubernet 2018 : 6). Qu'est-ce par exemple que l'« inverse modulaire » de l'algorithme d'Euclide et de l'algorithme d'Euclide étendu (Legrand 2017 : 53) ? Attend-on du traducteur qu'il

sache en faire la démonstration ? Non, bien évidemment, connaissance et compréhension sont donc des notions relatives, sujettes à une gradation à laquelle certains auteurs se sont livrés (Minacori 2005), ce qui n'a pas empêché quelques enquêtes réalisées au début du XXI^e siècle de mettre en évidence un écart important entre les besoins du marché et le niveau effectif d'étudiants fraîchement formés (Király 2005 : 1099).

2.1.3. *Savoir partagé*

Outre la question du bagage initial, se pose aussi celle du savoir partagé, lui-même constitué de « *mutual, common or joint knowledge, beliefs and suppositions* » (Krüger 2016 : 98-99), rebaptisé récemment « différentiel des savoirs » (Froeliger 2009a) et donnant lieu à une situation de communication asymétrique où sont mises en présence des personnes qui ne disposent pas des mêmes connaissances. Cette situation se présente entre expert et « semi-expert », ou entre expert et novice (Krüger, 2014 : 37-39), ce qui, à son tour, se répercute sur la formulation adoptée, sur « l'économie linguistique », sur la pondération explicite/implicite, voire la « compression » lexicale et syntaxique (Krüger 2016 : 105). Des individus disposant d'un bagage largement partagé peuvent en effet se dispenser de verbaliser nombre d'éléments présumés à leur communication, avec les retombées mises en évidence par Monika Krein-Kühle (2003 : 11) : « *the higher the degrees of specialization and abstraction, the lesser the clarity for the translator* ».

Ce présumé d'un savoir partagé s'observe aussi dans les textes et documents techniques, au recours à la formulation chimique, physique et mathématique de la connaissance, impliquant par exemple de savoir passer dans un texte sur la fabrication des ciments, de la notation d'une formule, C3S, à la formule chimique qui lui correspond : 3 CaO ou de SiO_2 à sa dénomination, silicate tricalcique (dit aussi alite). Si les outils permettant de décrypter ces formules sont relativement accessibles, à quel moment de leurs études les étudiants se sont-ils familiarisés avec ces notions, ont-ils appris à lire à haute voix une équation, une formule chimique ou autre en langue étrangère ? Sans compter que les systèmes conceptuels scientifiques et techniques ne sont pas totalement congruents d'une culture à une autre mais attestent différents types d'asymétrie (Krüger 2014 : 65-66). Si l'on peut émettre des réserves sur le degré de partage des connaissances, il importe de garder à l'esprit que le passage d'une langue à une autre implique aussi celui d'un univers de référence à un autre, ce qui complique parfois considérablement la donne et fait entrer en ligne de compte une dimension culturelle rarement prise en considération en technique. Qui plus est, quelles que soient la pertinence et l'acuité d'une recherche documentaire bien menée et intégrée, le traducteur n'acquerra jamais que la surface des connaissances qui lui sont nécessaires. Je mentionnerai ici une expérience personnelle où traduisant une série de textes sur la fabrication des ciments, je m'aventurai dans les pages d'un ouvrage que j'avais jusqu'alors prudemment laissées de côté. Alors que j'avais accumulé et lu toute la documentation nécessaire pour pouvoir faire cours, quelle ne fut pas ma surprise quand un étudiant, agrégé de mathématique, m'apprit que le passage en question traitait de la théorie des poutres dont j'ignorais jusqu'à l'existence, ce qui m'amène à poser l'existence d'une culture générale scientifique et technique.

2.2. *Les remèdes*

Face à ces écueils, quelle méthode privilégier ? Si l'empirisme est le lot quotidien des traducteurs selon certains (Froeliger 2003 : 34), associé qu'il est à la maîtrise de gestes professionnels qui font la technicité même de l'activité, il a aussi ses détracteurs et ses limites, soulignées notamment par Jeanne Dancette (1992).

2.2.1. *La méthodologie*

Comment aborder un texte ou document technique : de but en blanc ou en commençant par se familiariser avec ce dont il traite ? Plusieurs solutions se présentent, je n'en donnerai qu'un aperçu et laisserai délibérément de côté la méthode par corpus, faute de pratique.

La méthode aujourd'hui considérée comme classique consiste à effectuer une recherche documentaire et terminologique régie par la métacognition (voir *infra* § 2.2.2) avant d'entamer toute traduction (Plassard 2007 : 180 *et sq.*). Cette méthode vise une compréhension fine, permettant de différencier les notions aussi proches que *trame* et *tramé* en flexographie, *secret* et *crypté* ou *crypté* et *chiffré* dans le domaine du cryptage de l'information par exemple². Elle repose sur l'acquisition de connaissances nouvelles et sur la compréhension du sujet traité, même si les délais et conditions de travail actuels amènent souvent les traducteurs à court-circuiter cette étape. L'entraînement à la traduction peut aussi reposer sur des exercices préparatoires comme l'extraction de notions-clés, la rédaction de résumés, la mise en évidence de schémas d'argumentation (Dancette 1992 : 174), dans la mesure où il s'agit de comprendre le cheminement mental des auteurs des textes traduits, ici le plus souvent ingénieurs ou techniciens. C'est effectivement un travail sur les concepts et leur définition qui est demandé aux étudiants de l'ESIT dans le cadre de leur mémoire de fin d'études, sous la forme de fiches terminologiques mais aussi d'un glossaire bilingue. Ce type de recherche permet notamment de différencier des notions voisines : ces travaux préparatoires peuvent également être étayés, en aval ou en parallèle, par un retour sur la démarche adoptée, sur les solutions privilégiées, dans une étape réflexive qui amène à une conscientisation des réponses apportées aux problèmes rencontrés, démarche métacognitive. Tel est l'objet de la section Stratégie de traduction du mémoire de l'ESIT.

2.2.2. *La métacognition*

L'acquisition de la compétence de traduction met en effet en jeu la métacognition entendue comme la connaissance qu'un sujet a de son propre fonctionnement cognitif, schématiquement réduit ici à ces quelques questions : **quoi** : savoir identifier et localiser les points ignorés d'une question, d'un texte ou d'un logiciel, **où** : savoir localiser l'information nécessaire et, enfin, **comment** : comment accéder à l'information, comment extraire l'information pertinente et l'intégrer à la traduction (Plassard 2010). Cette notion est exprimée de façon tout à fait spontanée par Charlotte Dubernet dans son rapport de stage :

J'ai appris à discerner quels aspects méritaient mon attention plus que les autres [...]. J'ai acquis ce discernement avec l'expérience et appris à m'adapter aux exigences des clients. Il m'a fallu apprendre à adapter mon style au type de texte à traduire, savoir quand je pouvais faire preuve de créativité, quand je devais absolument conserver une certaine formulation, quand il valait mieux rester proche du texte source. J'ai reconsidéré tous ces éléments (style, recherches, terminologie) et ma façon de les

² Secret, à la différence de crypté, renvoie au fait que seul l'émetteur a connaissance de la clé de chiffrement. Le terme anglais decryption peut se traduire à la fois par déchiffrement et décryptage, à cette nuance près que le terme décryptage est réservé au cas où la clé de chiffrement (code numérique) n'est pas connue et donc plutôt au piratage informatique. Voir Legrand (2017).

aborder, d'abord inconsciemment, puis en me questionnant activement sur ma technique de traduction [...], j'ai adopté une approche plus consciente et raisonnée de mon travail. (2018 : 6)

Est-il meilleure illustration des tenants et aboutissants de la métacognition en traduction, laquelle permet notamment de contextualiser tant les notions que les usages linguistiques et met à profit la dimension intertextuelle entre texte de départ et documentation consultée, y compris le « déjà traduit » fourni par les mémoires de traduction ?

2.2.3. *La méthode intertextuelle*

Dans un mémoire sur le cryptage des données, on lit la phrase suivante (Legrand 2017 : 48) : « *Sixteen rounds of encryption are performed on the plaintext after initial permutation* », traduite par « Après la permutation initiale, DES applique seize **rondes** sur le texte en clair ». Ne saisissant pas bien ce dont il s'agissait, je demande des éclaircissements à l'étudiante qui répond que le terme « ronde » est un emprunt et que « dans la littérature on trouve "**round** tout court ». Elle cite ses sources : « DES applique 16 rounds. 3DES, qui est une succession de trois algorithmes DES, applique $3 \times 16 = 48$ **rounds** (Pujolle, p. 876) ou "**rounds**" ("Étapes de permutation et de substitution répétées 16 fois (appelées **rondes**)" (Introduction au chiffrement avec DES) » et me montre ce faisant que son choix se justifie par un usage attesté et vérifié par ses soins.

Dans cette traduction, l'étudiante a certes mis en œuvre la métacognition, mais elle a aussi démontré la composante intertextuelle de la reformulation, puisant dans les sources consultées les formulations les plus usitées. L'application du principe d'intertextualité à la traduction repose sur des opérations de comparaison et d'analogie, d'appariement du segment du texte de départ avec les textes lus en parallèle mais présente aussi des limites, dans la mesure où elle oblige parfois à reprendre des traductions erronées, littérales ou malencontreuses mais consacrées par l'usage, le « déjà traduit » entrant dans la composition de l'intertexte sur lequel se fondent les traducteurs, *a fortiori* avec l'usage des mémoires de traduction. L'exemple suivant, emprunté au même mémoire, fait état d'un sigle et de sa traduction : PGP, *Pretty Good Privacy*. Voici l'extrait du texte de départ (Legrand 2017 : 54) :

Texte de départ (TD) : **Pretty Good Privacy (PGP)** is a computer program which was created by Phill Zimmermann in 1991. It ensures secrecy, authentication and message integrity.

Et sa traduction (TR) : Le **programme informatique PGP** (pour *Pretty Good Privacy* en anglais, « **assez bonne confidentialité** ») a été créé par Phill Zimmermann en 1991. Il permet d'assurer la confidentialité, l'authentification et l'intégrité du message.

Trouvant cette traduction curieuse, j'ai demandé à l'étudiante ce qui la justifiait : « Est-ce votre traduction ou une traduction officielle ? Pourquoi ne pas parler de confidentialité satisfaisante ou de niveau de confidentialité satisfaisant ? » Et voici sa réponse : « C'est la traduction issue de la documentation originale pour PGP 2.6.2 du MIT, voilà pourquoi j'ai conservé leur traduction (même si "satisfaisant" me semble plus approprié). D'après mes recherches on parle le plus souvent du PGP, du protocole PGP, sans traduire ».

Que l'intertextualité amène à reprendre des formulations discutables voire erronées est un des écueils rencontrés au quotidien en traduction où la nécessité de se référer à des textes antérieurs implique aussi d'en conserver « la lettre ». Telle est la raçon du « déjà traduit », amplifiée par l'usage des mémoires de traduction.

3. Reformulation

Je laisserai ici de côté les aspects terminologiques et phraséologiques, non pour en minimiser l'importance mais pour montrer que même sur des segments apparemment banals, la formulation ne va pas de soi et que le traducteur achoppe parfois sur ce qui paraît simple. C'est sans doute aussi le point sur lequel l'articulation à la francophonie est la plus pertinente, face à des textes traduits de l'anglais d'une part et une anglicisation toujours présente du français (Plassard 2004), *a fortiori* chez des étudiants qui n'y ont pas encore été sensibilisés (voir *infra* § 3.2.1).

Les exercices tant préparatoires que parallèles à la réalisation d'une traduction tendent tous, de près ou de loin, à faciliter la réexpression. S'il est d'usage de considérer que la technique, de par sa complexité, nous incite et nous apprend à traduire, je me demande, *a contrario* pourquoi certaines compétences mises en place en traduction générale, visant précisément à développer et étendre la palette expressive, ne sont pas ou peu transférées en traduction technique, où l'effort d'attention se porte presque exclusivement sur la terminologie et sur le sens au détriment des aspects rédactionnels. Que des facteurs explicatifs viennent immédiatement à l'esprit comme la difficulté à appréhender la technique, la surcharge cognitive induite par le fait de mener plusieurs tâches en parallèle par exemple, ne dispense pas d'un examen plus approfondi de la question qui reste à réaliser. Par-delà les divergences possibles d'un auteur à un autre, un certain consensus s'est néanmoins établi sur les vertus cardinales de la « bonne » traduction technique :

- **L'exhaustivité** : traduire l'intégralité du texte de départ, ne rien en oublier, omettre, ni supprimer,
- **L'exactitude et l'exactitude factuelle en particulier** : la traduction transmet exactement le message du texte de départ, ce qui implique d'identifier et de corriger le cas échéant les erreurs de faits, concepts, chiffres, formules mathématiques ou autres,
- **la monosémie** : privilégier les formulations ne se prêtant ni aux doubles lectures ni aux interprétations divergentes,
- **la lisibilité** : entendue à la fois comme fluidité et cohésion obtenues par une rédaction claire et simple, conforme aux usages et normes linguistiques (registre et niveau de langue) y compris ceux de la langue spécialisée et témoignant d'une juste prise en compte du rapport explicite/implicite, et comme lisibilité matérielle qui tient au respect des consignes de présentation spécifiées par le donneur d'ouvrage.

Les qualités attendues de la traduction ne sont pas pour autant toujours réunies dans les textes de départ eux-mêmes, comme les traducteurs ont à cœur de le faire remarquer, les exigences étant plus strictes envers les traducteurs qu'envers les auteurs.

3.1. La reformulation comme reflet de la compréhension

Au risque de rappeler une évidence, la reformulation est d'abord le reflet d'une compréhension juste. Faute d'un savoir suffisamment partagé ou d'une convergence de vues, il arrive qu'on ne saisisse pas où l'auteur veut en venir. Dans le texte choisi par Sabine Hassler comme support de traduction dans son mémoire sur le transport des œuvres d'art, on lit la phrase suivante (2017 : 56) :

TD : *Seit über 5.000 Jahren gibt es das Kunsttransportgeschäft. Bereits in den klassischen Kunstregionen der Antike hatte dieses Geschäft eine Tradition.*

Elle a d'abord été traduite comme suit :

TR-V1 : Le transport des œuvres d'art existe depuis plus de 5 000 ans et cette activité **était déjà devenue une tradition** dans les régions du monde antique connues pour leurs œuvres d'art.

Cette traduction a suscité mon commentaire « surtraduction, je crois qu'il s'agit simplement, me semble-t-il, de faire comprendre que l'activité était déjà connue dans l'Antiquité ». Voici la formulation finalement retenue :

TR-V2 : Le transport des œuvres d'art existe depuis plus de 5 000 ans et **cette activité se pratiquait déjà** dans les régions du monde antique célèbres pour leurs œuvres d'art.

Cet exemple ne fait appel à aucune connaissance spécialisée mais montre que l'incompréhension guette le traducteur au détour de la formulation apparemment la plus anodine. *A contrario*, le vouloir dire est parfois d'emblée clairement compris et clairement reformulé, comme dans l'exemple suivant, emprunté au même mémoire (*ibid.* : 56-57) :

TD : *Die Transportbranche enthält sich dabei jeglicher Wertung der Kunst, denn innerhalb der Branche Kunsttransportgeschäft muss man neutral sein.*

TR-V1 : Dans la profession, le devoir de neutralité est de rigueur, un transporteur s'interdit toute considération sur la valeur de l'œuvre.

Ici l'étudiante a su se dégager de la formulation allemande, source de lourdeurs et maladresses en français, et mobiliser des formules idiomatiques adaptées au contexte : « le devoir de neutralité est de rigueur » et « un transporteur s'interdit [...] » qui contribuent à la lisibilité de la traduction.

3.2. La compétence d'écriture à l'œuvre

Quelle que soit la part déterminante de la terminologie et de la phraséologie dans la qualité de la traduction, traduire ne se limite pas à l'application bien tempérée de la cueillette terminologique et phraséologique : même en respectant l'usage terminologique et phraséologique approprié, la traduction peut rester gauche, maladroite, peu agréable à lire, contrairement aux critères de « *clarity, efficiency, formalization, standardization, non-contradiction, completeness, objectivity and non-redundancy* » rappelés par Krüger (2014 : 18). La traduction technique, parfois présentée comme une école d'écriture, serait aussi le domaine du transcodage, de l'application de correspondances terme à terme agrémentée au mieux d'une phraséologie idoine, ce qui en a fait la cible privilégiée des travaux sur la traduction automatique. Si la familiarisation avec les notions et modes de raisonnement propres à un domaine demande un investissement certain, la reformulation d'énoncés relativement simples en apparence réserve parfois bien des difficultés. C'est à ces aspects que je me cantonnerai ici.

3.3. Aspects méthodologiques

Contact des langues : On sait de longue date, et notamment depuis les travaux de Vinay et Darbelnet (1958), que l'un des risques majeurs de la traduction *a fortiori* entre langues proches comme l'anglais et le français, tient aux interférences et aux calques auxquelles elles donnent lieu. Dans le mémoire sur la cryptographie cité plus haut (Legrand 2017 : 59), on trouve le passage suivant et sa traduction où figurent en gras les points à améliorer :

TD (p. 82)	Traduction (V1)	Traduction (V2)
<i>Network Security</i>	Sécurité des réseaux	Sécurité des réseaux
<i>Secure Socket Layer (SSL)</i>	Le protocole SSL (<i>Secure Socket Layer</i>)	Le protocole SSL (<i>Secure Socket Layer</i>)
<i>SSL is a secure communication protocol which provides encryption and authentication between the client and the server. SSL protocol comprises of two phases:</i>	SSL est un protocole de sécurisation des échanges qui assure le chiffrement des messages et l'authentification entre le client et le serveur. Le protocole SSL se déroule en deux phases :	SSL est un protocole de sécurisation des échanges qui assure [...] l'authentification réciproque du client et du serveur. [...]
<i>A handshake phase: In the handshake phase the server is authenticated to the client and the encryption algorithms which will be used for transmission of data in the SSL session phase are agreed upon. [...] The browser contains a list of trusted Certificate Authorities (CAs) and public keys of CAs.</i>	Phase 1 : la poignée de main (<i>SSL Handshake</i>) Durant cette phase, le serveur est authentifié par le client, et tous deux conviennent des algorithmes de chiffrement qui seront utilisés pour la transmission de données lors la phase SSL de la session. [...] Le navigateur détient une liste des autorités de certification (CA en anglais, pour <i>Certificate Authority</i>) de confiance et des clés publiques qu'elles délivrent.	Phase 1 : la poignée de main (<i>SSL Handshake</i>): [...] et tous deux conviennent des algorithmes de chiffrement qui serviront à la transmission des données [...]. Le serveur remet au navigateur un certificat délivré par ces autorités, où figure sa clé publique.

Une fois ces points repérés, différentes améliorations ont été proposées, « l'authentification entre le client et le serveur » est devenu « l'authentification réciproque du client et du serveur », le segment « qui seront utilisés pour » est devenu « qui serviront à », le participe passé « issu », fruit d'une interférence avec l'anglais, est devenu « délivré » et le certificat ne « contient » plus la clé publique mais celle-ci « figure » sur le certificat. Autant de choix lexicaux sources de concision et de clarté, même si la traduction de « *authorities* » par « autorités » continue à poser problème. On notera au passage que si les formulations initiales n'entravaient pas la compréhension, elles reflétaient un phénomène honni en traduction spécialisée vouée au ciblisme, celui de laisser entendre ou deviner la langue de départ.

3.4. Concision et lisibilité

Les stades successifs de la reformulation propres à l'écrit permettent souvent de gagner en concision, prisée en traduction technique. C'est à ce titre que le segment « *kurzfristige Temperaturveränderungen* » extrait du mémoire de Sabine Hassler (2017 : 82), traduit dans un premier temps par « Fortes variations de température dans de courts laps de temps », gagne en concision dans cette variante : « **Brusques** variations de température ». Dans l'exemple suivant, du même mémoire (*ibid.* : 13), la reformulation adoptée en définitive

résulte de remaniements successifs :

TD : *Mit all diesen Problemen und Anforderungen muss sich der Spediteur heutzutage befassen.*

En voici les traductions successives :

TR-V1 : Le transporteur d'art doit tenir compte de toutes ces préoccupations et des mesures de précaution qu'elles impliquent.

Le transporteur d'œuvres d'art doit tenir compte de tous ces problèmes et des mesures de précaution qu'ils impliquent.

Le transporteur d'œuvres d'art doit aujourd'hui tenir compte de tous ces éléments et savoir prendre des mesures préventives.

Différentes maladresses y ont été corrigées : au « transporteur d'art » a succédé le « transporteur d'œuvres d'art » et l'articulation entre les « préoccupations », devenues « éléments », précédemment énumérés dans le texte, et l'attitude à adopter en conséquence y a été précisée, ce qui instaure une forme de hiérarchisation ou de succession entre contraintes observées et action préventive et contribue à la cohésion du texte.

Dans les exemples ci-dessous, c'est la lisibilité de la reformulation qui est mise en cause, lisibilité étant entendue ici comme confort de lecture, intelligibilité à première lecture. Dans un mémoire relatif à la cybercriminalité (Dardjimanova 2018), de nombreux cycles de relecture suivis d'une réécriture ont été nécessaires pour parvenir à un texte lisible. En voici quelques exemples :

TD : *While the emergence of Brazil as a target may be related with the hosting of the Olympic Games, retail and financial sector incidents may be related to the strong motive of monetization surfaced in 2016.* (p. 80)

TR-V1 : Si l'émergence du Brésil **en tant que** cible **peut être liée aux** Jeux Olympiques, les incidents dans les secteurs de la vente au détail et de la finance peuvent être attribués, quant à eux, à l'attrait élevé de la monétisation, apparu en 2016. (p. 81)

TR-V2 : Si l'émergence du Brésil **comme** cible des attaques **est probablement liée aux** Jeux Olympiques de 2016 [...]. (p. 81)

Les modifications sont ici mineures mais contribuent néanmoins à faciliter la lecture du texte.

TD : ***It has been reported that the top five most vulnerabilities for web application components are:*** [...]. (p. 78)

TR-V1 : **Selon les rapports**, les cinq vulnérabilités principales des composants d'applications Web sont : [...]. (p. 79)

Dans ce passage, la terminologie est globalement juste – on peut s'interroger sur la traduction de *components* par composant, qui en informatique renvoie à des éléments plutôt matériels que logiciels – mais le complément circonstanciel introductif et notamment l'article défini semblent faire référence à un passage textuel antérieur, là où la formulation anglaise s'abstient de préciser toute origine de l'information. L'expression « *it has been reported that* » constitue une mise à distance du propos, l'auteur ne s'engageant que sous couvert des sources qu'il a consultées sans pour autant les nommer et pourrait se traduire par « Les cinq vulnérabilités [...] sont,

semble-t-il [...] » ou « Les cinq vulnérabilités [...] seraient, selon certaines sources [...] ». Voici la formulation retenue *in fine* :

TR-V2 : **Selon certaines sources**, les cinq vulnérabilités principales des composants d'applications Web seraient : [...]. (p. 79)

4. Conclusion

Aussi ardue que puisse paraître la traduction technique au premier abord, elle n'en suscite pas moins un intérêt voire des vocations de la part des étudiants. Nombre d'entre eux se prennent au jeu des textes qui, à différents degrés de spécialisation, leur ouvrent de nouveaux horizons, fût-ce au volant imaginaire d'une Porsche à l'occasion d'une traduction dans le domaine automobile, et font appel à un certain nombre d'aptitudes que la formation a pour objet de développer. Face à la difficulté de s'approprier, de hiérarchiser et d'assimiler de nombreuses notions nouvelles, autrement dit de mener plusieurs tâches en parallèle, il n'est pas rare que l'aptitude à rédiger régresse et nécessite une vigilance particulière. C'est pourquoi plusieurs cours sont aujourd'hui prévus à cette fin dans le cursus de formation des traducteurs de l'ESIT : un cours de compétence rédactionnelle visant à exercer la capacité d'expression « tout terrain » ou tout sujet, un cours de traduction dite générale de niveau Master 2 destiné à parfaire l'aptitude à rédiger, des cours de révision fondés sur l'auto-révision, la révision en groupe et la post-édition, mais aussi des cours d'initiation à la rédaction ou à la communication techniques en vue de familiariser les étudiants avec la conception, la structuration et la rédaction de l'information technique³. C'est du reste ce que vise déjà la partie Exposé des mémoires de traduction présentés dans cet article, qui sollicite l'aptitude à la synthèse d'un sujet spécialisé à l'intention de non-spécialistes. Les étudiants sont également formés à la création, à la gestion et à l'exploitation de corpus destinés notamment à l'observation de l'usage linguistique en contexte, au repérage de formulations propres à un domaine de connaissance et à leur réemploi. Ces cours ne sont cependant dispensés que depuis trop peu de temps pour permettre d'en apprécier l'apport à la qualité rédactionnelle en traduction spécialisée et technique en particulier, sans compter que ces cours sont répartis sur les deux années d'étude. En butte à ce que les professionnels perçoivent encore souvent comme une forme de concurrence, celle de la traduction automatique, les futurs professionnels sont plus que jamais tenus de maîtriser la compétence rédactionnelle, en priorité dans leur propre langue, compétence qu'il importe de faire évoluer tout au long de la carrière professionnelle, en l'adaptant aux différents types de textes et documents traduits.

Références

BRÄNDLI Barbara und HUNZIKER HEEB Andrea und EHRENSBERGER-DOW Maureen, 2017, « Wie erreicht man mehr Praxisnähe in der Übersetzer Ausbildung? », PERRIN Daniel et KLEINBERGER Ulla (éd.), *Doing Applied Linguistics. Enabling Transdisciplinary Communication*. Berlin, De Gruyter, p. 52-59.

DALÜGGE-MOMM Natacha, 2016, « L'avenir de notre profession », Présentation à la rencontre du réseau FIT-Europe, Bruxelles, 28/10/2016.

³ Pour une présentation plus approfondie de la communication et de la rédaction techniques, voir l'article de P. Minacori dans le présent volume.

DANCETTE Jeanne, 1992, « L'enseignement de la traduction : peut-on dépasser l'empirisme ? », *TTR*, vol. 5, n° 1, p. 163-179.

DURIEUX Christine et DURIEUX Florence, 2017, *Apprendre à traduire, prérequis et tests*, Paris, La Maison du dictionnaire.

ECHEVERRI Alvaro, 2008, « Énième plaidoyer pour l'innovation dans les cours pratiques de traduction. Préalables à l'innovation ? », *Meta*, vol. 21 n° 1, p. 65-98.

EMT, European Master's in Translation, 2017, *Référentiel de Compétences*, Commission européenne.

https://ec.europa.eu/info/resources-partners/european-masters-translation-emt/european-masters-translation-emt-explained_fr#documents, consulté le 15 avril 2020.

FRÉLIGER Nicolas, 2003, « Binaire et liminaire : la forme en traduction technique », *Revue française de linguistique appliquée*, vol. 8, n° 2, p. 33-42.

—, 2009a, « Qu'est-ce qu'un différentiel de savoirs en traduction » in Vito PECORARO (éd.) *Atti del convegno - Giornate internazionali di studi sulla traduzione/Journées internationales d'études sur la traduction*, Cefalù, 30-31 octobre et 1er novembre 2008, vol. 2, Studi Francesi, Herbita Editrice, Palerme, Italie, p. 111-126.

—, 2009b, « À quoi bon enseigner la traduction technique ? » LAPLACE Colette, LEDERER Marianne et GILE Daniel (éd.), *Profession : traducteur*, Paris, Champollion, p. 199-210.

GÖPFERISCH Susanne, 2013, « Translation competence - Explaining development and stagnation from a dynamic systems perspective », *Target*, vol. 25, n°1, p. 61-76.

GOUADEC Daniel, 2004, « La révolution terminotIC et les modifications de cursus de formation de traducteurs – terminologues – rédacteurs », GOUADEC, D. (éd.) : *Mondialisation, localisation, francophonie*, Paris, La Maison du dictionnaire, p. 215-230.

—, 2005-2006, « Pédagogie par projets : le modèle rennais », GOUADEC, Daniel (éd.), 2005-2006 : *Traduction – localisation*, Paris, La Maison du dictionnaire, p. 33-108.

HURTADO-ALBIR Amparo (éd.), 2017, *Researching Translation Competence by PACTE Group*, Amsterdam, J. Benjamins Publ. Co, Benjamins Translation Library.

KIRALY Don, 2005, « Project-based learning: A case for situated translation », *Meta* vol. 50, n° 4, p. 1098-1111.

KREIN-KÜHLE Monika, 2003, *Equivalence in Scientific and Technical Translation. A Text- in-Context-based Study*. PhD Thesis. University of Salford.

KRÜGER Ralph, 2014, *Exploring the Interface Between Scientific and Technical Translation and Cognitive Linguistics*, PhD Thesis. University of Salford;

—, 2016, « The textual degree of technicality as a potential factor influencing the occurrence of explicitation in scientific and technical translation », *Jostrans, The Journal of Specialised Translation*, Issue 26, p. 96-115.

LEWIS Gregory, 2019, « The most In-demand Hard and Soft skills of 2019 » [en ligne], *LinkedIn – Talent blog*, <https://business.linkedin.com/talent-solutions/blog/trends-and-research/2018/the-most-in-demand-hard-and-soft-skills-of-2018>, consulté le 11 décembre 2019.

MARQUANT Hugo, 2005, « Formation à la traduction technique », *Meta*, vol. 50 n°1, p. 129-136.

MINACORI Patricia, 2005, « Positionnement épistémologique de la traduction scientifique et technique, notion d'objectivité et implications pédagogiques », *Meta* [en ligne], vol. 50, n° 4, id.erudit.org/iderudit/019871ar, consulté le 15 janvier 2019.

MINACORI Patricia et VEISBLAT Lucy, 2010, « Translation and Technical Communication: Chicken or Egg? », *Meta*, vol. 55, n°4, p. 752–768.

MUÑOZ MARTIN Ricardo, 2009, « Expertise and Environment in Translation », *Mutatis Mutandis*, vol. 2, n° 2, p. 24-37.

PLASSARD Freddie, 2004, « Vent d'Ouest sur la francophonie : bilan provisoire de l'anglicisation à l'aube du XXI^e siècle », GOUADEC Daniel (éd.), *Mondialisation, localisation, francophonie(s)*, Paris, La Maison du dictionnaire, p. 81-94.

—, 2009, « Animer un atelier de traduction spécialisée : une expérience en chantier », LAPLACE Colette et LEDERER Marianne et GILE Daniel (éd.), Paris, Lettres Modernes Minard, *La traduction et ses métiers*, collection « Cahiers Champollion », p. 225-238.

—, 2010, « L'intégration des résultats de la recherche documentaire et terminologique en didactique de la traduction – étude de cas », *Forum*, vol. 8, n° 2, p. 97-132.

RISKU Hanna, 2010, « A cognitive scientific view on technical communication and translation. Do embodiment and situatedness really make a difference? » *Target*, vol. 22, n°1, p. 94-111.

—, 2014, « Translation Process Research as Interaction Research: From Mental to Socio-cognitive Processes », *MonTI*, Minding Translation, p. 331-353.

TONDJI-SIMEN René, 2005, « Notions essentielles et enseignement de la traduction scientifique et technique » [en ligne], *Meta*, vol. 50, n° 4, <https://doi.org/10.7202/019905ar>, consulté le 15 janvier 2019.

Travaux d'étudiants

DARDJIMANOVA Alexandra, 2018, « La menace grandissante de la cybercriminalité en Europe », Mémoire de master anglais-français, ESIT.

DUBERNET Charlotte, 2018, « Rapport de stage chez MultiLingual Identity », ESIT.

HASSLER Sabine, 2017, « Le transport des œuvres d'art », Mémoire de Master de traduction allemand-français, ESIT.

LEGRAND Diane, 2017, « Cryptographie et sécurité en réseau », Mémoire de master anglais-français, ESIT.

Apprivoiser la traduction technique

Résumé :

Enseigner la traduction technique est indissociable d'un contexte qui se caractérise par une évolution rapide des pratiques et pose la question de la ou des compétences attendu(es) des futurs traducteurs, aujourd'hui mises en regard des performances parfois impressionnantes des outils de traduction automatique. Après avoir rappelé quelques facteurs comme l'image de la technique et de la traduction technique dans la société, la complexité de la traduction technique, le savoir inégalement partagé entre spécialistes et novices que sont les traducteurs en formation et la finalité de l'enseignement, l'auteur attire l'attention sur les outils à la disposition des enseignants, comme la méthodologie, la métacognition et le parti à tirer de l'intertextualité avant d'aborder les aspects rédactionnels de cette pratique et les critères les plus unanimement reconnus pour les évaluer. L'étude se fonde sur l'analyse d'exemples d'anglais et d'allemand traduits en français et empruntés à des mémoires de fin d'études de traduction à l'ESIT (Master 2) et portant sur le cryptage des données, la cybercriminalité et le transport des œuvres d'art.

Mots clés :

traduction technique, compétence de traduction, compétence rédactionnelle, méthode, reformulation

Bio-bibliographie :

Après une carrière de traductrice (Electricité de France, OCDE), Freddie Plassard est aujourd'hui Maître de conférences HDR à l'ESIT (Université Sorbonne Nouvelle). Elle enseigne ou a enseigné la traduction technique anglais-français et allemand-français au niveau Master, mais aussi la traductologie. Ses recherches portent sur la traduction de textes pragmatiques, les pratiques collaboratives de la traduction induites par les nouvelles technologies dans leurs dimensions tant cognitives que sociologiques et même méthodologiques, la relation théorie-pratique et l'évolution de la discipline qu'est la traductologie.